

Gaston CALMETTE

Directeur-Gérant

RÉDACTION — ADMINISTRATION  
26, rue Drouot, Paris (9e Arr.)

POUR LA PUBLICITÉ

S'ADRESSER, 26, RUE DROUOT  
À L'HOTEL DU FIGARO

ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES

Chez MM. LAGRANGE, CERF & Co  
8, place de la Bourse

## SOMMAIRE

Une lettre égarée : MARCEL PRÉVOST.  
La Vie hors Paris : L'ascension d'une princesse : SAINT-POUS.  
Les fêtes de Jeanne d'Arc : CH. DAUZATS.  
La crise postale : Révolutions et sabotages.  
Repos hebdomadaire : EM. B.  
Autour de la politique : AUGUSTE AVRIL.  
Journaux et Revues : ANDRÉ BEAUNIER.  
Gazette des Tribunaux : Cour d'assises de la Seine-Inférieure : Le drame du train de Trouville : GEORGES CLARETTE.  
Les Théâtres : Théâtre des Bouffes-Parisiens : « L'Impasse » : FRANCIS CHEVASSU.  
La Mode au Théâtre : GHENYA.  
Feuilleton : Le Tyust : PAUL ADAM.

## Une Lettre égarée

Ce 15 mai.

Il paraît, mon ami, que cette lettre risque fort de ne pas vous joindre. Mon beau-frère, qui sort de chez moi à l'instant, m'assure que la poste est en pleine grève, qu'il en dit le gouvernement, et que les courriers arrivent ou n'arrivent pas, au petit bonheur. Comme les Russes comptent sur le général Hiver pour gagner des batailles, l'administration compte sur le facteur Hasard... Tels sont les propos de mon beau-frère. Il est vrai que mon beau-frère a le goût du désastre, de l'angoisse, de la peur, — comme beaucoup de nos contemporains ravagés par l'abus des régimes abstinents. Le 1er mai dernier, il a vécu dans les sous-sols de son hôtel, garni d'abondantes conserves, d'eau potable, et même d'un mouton vivant. Quand le mouton, gagné par l'inquiétude générale, ébauchait un bémol, mon beau-frère s'effarait, croyait reconnaître les accents de l'Internationale. Mon beau-frère attend toujours la pire. « Toi, qui es venu et aux enfants, me réplique-t-il, qu'est-ce qui peut bien te retenir à Paris... Ah! si j'étais à ta place, comme je ferais, pendant que les trains roulent encore jusqu'à la frontière... » S'il était à ta place, il resterait à Paris, n'est-il pas vrai, mon ami? Mais je ne lui dirai pas pourquoi, pas plus que je ne le dirai à cette lettre, puisqu'elle peut s'égarer.

Et cela me semble tout drôle, de vous écrire ou me gênant un peu, à vous qui lisez d'ordinaire ma plus intime pensée de chaque jour, fixée telle quelle sur le papier. L'incident de cette grève me donne à réfléchir; je pense à tant de pages griffonnées que vous avez de moi, et que vous conservez précieusement, dites-vous... Pauvres profitez que vous faites là, mon ami... Profitez donc des loisirs que vous fait cette grève pour en brûler les trois quarts, si tant est que le dernier quart vaille la peine d'être gardé... Se serait, il me semble, le plus sage de nos débuts, quand nous nous connaissions à peine et que nous nous dépensions encore, l'un pour l'autre, en feux d'artifice épistolaires. Maintenant, convaincus que nous ne nous éblouirons plus l'un l'autre, nous économisons notre effort, — vous comme moi, ne protestez pas. Et puis, allez donc avoir de la subtilité, de la littérature, de l'esprit tous les jours, avec dix billets à écrire et vingt coups de téléphone! Je vous confesse, mon ami, que vous pâlissez le premier de ce surmenage; c'est pour vous que je donne le moins de mal à ma débile cervelle. Trois lignes pour vous aviser de choses précises, un bref rappel de tendresse au bout des trois lignes... et voilà la lettre ou le bleu portés au bureau. Ne me grondez pas : vous faites exactement comme moi, et cela ne nous empêche pas de bien nous aimer...

N'importe. Aujourd'hui que le téléphone, les courriers et les bleus ont l'air de me laisser un peu de repos — est-ce la grève? — je me sens d'humeur méditative et je pense, non seulement à ce que je vous écris tout à l'heure, mais à ce que je vous ai écrit déjà, à ce que nous nous écrirons encore... Dire qu'il a suffi de publier la correspondance de certains couples épris pour enrichir la littérature sentimentale de livres immortels! Quel tour affreux nous jouerait à tous deux, mon ami, l'héritier mystificateur qui, dans une cinquantaine d'années, offrirait au public le régal de notre roman épistolaire! J'espère qu'à cette pensée vous frémissez comme moi!... Imaginez-vous, imprimés, indestructibles, vos : « Convenu, Byron-tea, six heures... » ou mes : « Grillepe. Impossible sortir; venez bavarder avec amie. » Car voilà où nous en sommes... Nous ne nous donnons même plus la peine d'équilibrer nos phrases; nous détestons de ce qui nous paraît superflu; nous éparpillons un prénom, une conjonction ou un article, comme si nous câblions nos pensées à un loeu le mot!... Et cependant, encore une fois, nous nous aimons bien!... Et quelques-uns de vos griffonnages télégraphiques m'ont fait tressaillir comme ont pu tressaillir naguère Sophie ou Héloïse en recevant d'abondantes pages qui étaient des chefs-d'œuvre...

\*\*\*

Voyez-vous, mon ami, il manque à notre correspondance deux éléments essentiels des lettres d'autrefois, qui leur valaient tant d'importance et de beauté. Nous écrivons trop et nous sommes trop sûrs que nos lettres parviennent à leur adresse. Quand le destinataire devait, comme ce fut jadis l'usage, donner l'adresse au facteur en échange de votre billet, il était strictement convenable de lui envoyer pour trente sols de bel esprit. On ne griffonnait pas une lettre, debout, sur

le bord d'un meuble, en quatre secondes. On consacrait une semaine à cette besogne considérable. Relatant plus de durée, la lettre était plus nourrie; écrite à loisir, elle se parait de plus d'atours. Au besoin on lui recommençait sa toilette, si la première n'agréait point... Ah! le charmant plaisir que devait apporter, vers 1780, ces papiers ingénieusement pliés, cachetés avec soin, où une chère pensée s'était recueillie au moins tout le long d'une semaine!

Autre différence : l'arrivée à destination était problématique. Le courrier pouvait être attaqué, dépoillé, ou simplement grisé en route. Votre lettre, si copieuse, risquait, une fois sur deux, de tomber sous d'autres regards que ceux du destinataire... D'où la nécessité de mille précautions, pleines de savoir. Il fallait dire et ne pas dire, ou plutôt dire pour un seul, ce qui était évidemment délicieux et donnait à la lettre le charme d'une caresse furtive, d'un baiser dans l'ombre. Aujourd'hui, malgré tout le mal qu'on dit de la poste, nous avons une fois instinctive dans l'heureuse destinée de nos lettres. Il en résulte que nous perdons toute prudence. Nous confions à la poste, pour deux sous, de quoi nous perdre à tout jamais, ou tout au moins de quoi nous infliger mille traverses. J'ai plus de hardiesse à vous écrire qu'à vous parler, mon ami, précisément parce que vos yeux, tandis que j'écris, ne sont pas fixés sur les miens... Quelle imprudence! Je m'en rends compte à présent, grâce aux loisirs que me fait la grève!

Car vous pensez bien que cette lettre sera la seule que j'écirai aujourd'hui. Je n'ai pas de goût pour l'effort inutile et je ne me soucie pas que mes lettres de mouche soient incendiées dans la boîte, servent à allumer les cigares des ambulants ou à faire les papillotes des « employés ». Je n'écirai pas d'autre lettre que celle-ci, et si l'on reçoit une par hasard il faudra qu'elle soit bien palpitante pour tirer de moi une réponse. On mettra mon silence au compte de la grève, de la chère grève qui me vaut une si calme matinée, toute pleine de vous, mon ami... Vous êtes-vous aperçu que, durant plus d'une heure, j'ai bavardé avec vous? Cela ne m'était pas advenu depuis les temps lointains de « nos débuts » — où nous n'osions pas encore nous écrire tous les jours, ou nous dépensions, pour nous séduire l'un l'autre, quelque effort littéraire. Ah! c'était mieux ainsi, décidément. Par l'abus de correspondre, nous avons, convenez-en, gâché le plaisir de la correspondance... Ma fantasia, désormais, sera d'obtenir de vous de vraies lettres, plus espacées mais plus nourries, des lettres de temps de grève, enfin... Croiriez-vous que d'avoir si longtemps causé avec vous ce matin, je suis toute troublée, et que je vais solemnellement à vous tout ce jour?... Et vous?

LUCIENNE.

Publié par  
Marcel Prévost.

## LA VIE HORS PARIS

## L'Ascension d'une princesse

Au cours d'une visite récente que le kronprinz allemand faisait à Vienne, on a vivement remarqué la place très importante qu'occupe, dans les fêtes données en son honneur, la princesse de Hohenberg, épouse morganatique de François-Ferdinand, l'archiduc héritier. Dans un banquet qui eut lieu au Belvédère, le palais du futur souverain, la princesse était assise à une place d'honneur, entre l'Empereur et le Kronprinz, et d'après un correspondant berlinois, les archiduchesses présentes venaient seulement après elle. Pour qui connaît la Cour de la Hofburg, l'importance de l'épouse de l'archiduc, c'est là un fait extrêmement significatif; qu'une simple princesse, pourvue seulement du titre de « Durchlaucht », ait le pas sur une archiduchesse, quelle infraction à la règle! Il faut, pour la motiver, un cas vraiment exceptionnel... Le cas de la princesse de Hohenberg est exceptionnel au plus haut point.

Depuis le 1er juillet 1900, jour elle épousa l'archiduc François-Ferdinand, quel chemin parcouru! La petite comtesse riche, élevée à l'occasion de son mariage au rang de princesse, se trouvait, dès son arrivée dans la capitale, dans une situation terriblement difficile. Il fallait, pour en sortir sans essuyer trop de déboires ou d'humiliations, des miracles de persévérance, d'ingéniosité et de tact. Soutenue par la tendresse affectueuse de son mari, la princesse accomplit ces miracles; jamais une volonté plus nette ne s'enveloppa de plus de charme et de douceur; jamais les plus belles qualités féminines ne remportèrent un plus éclatant triomphe.

L'archiduc héritier, avant d'épouser celle qu'il aimait, avait dû, dans une cérémonie officielle, reconnaître formellement que sa femme ne pourrait jamais avoir le rang d'impératrice et que leurs enfants ne seraient, d'aucune manière, admis à hériter le trône.

La princesse, quand elle arriva à Vienne, n'était pas reçue à la Cour; on ne l'invitait pas dans les ambassades. C'est cependant par le moyen des ambassades qu'elle put surmonter les premiers et aussi les plus difficiles obstacles qui gênaient son établissement. Une ambassade, c'est un terrain neutre qui, par cela même, permet d'arranger des rencontres, à la condition qu'on sache s'y prendre. L'archiduc héritier et sa femme trouvaient des ambassadeurs qui savaient s'y prendre et qui s'employaient de leur mieux

à réaliser leurs desirs. La première fois qu'il fut question d'inviter la princesse, on eut à résoudre toutes sortes de petites difficultés d'étiquette. Je tiens ces curieux détails de l'ambassadeur lui-même chez qui devait avoir lieu la réception. Feraient-on à l'empereur du prince héritier l'honneur du canapé, avec lequel l'étiquette exige que soit accueillie une archiduchesse, au bas de l'escalier? La mettrait-on, comme une archiduchesse, à la place de la maîtresse de maison? Si elle était invitée avec son mari, monterait-elle l'escalier, en même temps que lui, ou bien légèrement en arrière? Tous ces détails-là peuvent paraître secondaires et mesquins. Ils ont en réalité leur importance et ils ne laissent pas de placer le maître et surtout la maîtresse de maison dans un sérieux embarras.

Mais il est avec le protocole des accommodements. Ces accommodements découverts et utilisés à propos permirent peu à peu à la princesse de rencontrer qui elle voulait. Son charme et son intelligence séduisirent tous ceux qu'elle rencontra. Le vieil Empereur se prit pour elle d'une vive affection et des lors bien des difficultés furent, sans beaucoup de peine, tournées. La princesse alla à la Cour; chacun connut la très grande et très heureuse influence qu'elle avait sur le souverain de demain. Comment, dans ces conditions, l'étiquette n'aurait-elle pas été un peu sacrifiée?

C'est ainsi que petit à petit, à force de tact et de patience, l'ancienne comtesse Chotek est arrivée au point où elle est maintenant. Elle peut, sans que le plus sévère y trouve à redire, s'asseoir entre l'empereur d'Autriche et le kronprinz allemand.

S'arrêtera-t-elle là? Tout fait prévoir que non. La loi autrichienne, la renonciation de son mari l'empêchant de devenir impératrice en Autriche. Mais, par contre, rien, absolument rien, ne s'oppose à ce qu'elle soit tard proclamée reine de Hongrie. Et bien des Hongrois assurent que elle sera proclamée. Si elle l'est, voit-on quelle étrange, quelle paradoxale situation? Elle serait reine au-delà de la Lotha, princesse en deçà. Pour échapper à ce paradoxe, pour contenter aussi les desirs d'un très grand nombre d'Autrichiens de la capitale, de l'aristocratie, de la Cour, qui longtemps privés d'une impératrice, l'aimeraient beaucoup à ce que cette privation ne se prolongeât pas, il est très possible qu'on délie l'archiduc d'une partie de son engagement et qu'on permette à sa femme de devenir impératrice.

C'est là un sujet dont on s'entretient beaucoup à Vienne; si pareille éventualité se réalise, ce sera le terme final de cette ascension d'une simple comtesse aura fait la souveraine en titre de la Hofburg.

Et jamais triomphe n'aura été mieux mérité.

Saint-Pous.

## Échos

## La Température

Les vents sont presque nuls, mais la température demeure très fraîche encore. Hier matin, à Paris, le thermomètre marquait vers sept heures 7° au-dessus de zéro, et à seulement l'après-midi. La pression barométrique, absolument stationnaire accusait 763<sup>mm</sup>; elle s'abaissait dans l'ouest de l'Europe; elle n'est supérieure à 765<sup>mm</sup> que sur l'Ecosse et l'Irlande.

Des pluies sont tombées dans quelques stations du nord et du centre de l'Europe. En France, le temps a été très beau, et sur nos côtes de la Manche et de l'Océan la mer est calme ou peu agitée.

La température est restée sensiblement la même sur toutes nos régions.  
Départements, le matin. Au-dessus de zéro : 5° à Dunkerque, 6° à Charleville, 7° à Boulogne et à Nantes, 8° à Mans, à Nancy, à Belfort et à Lyon, 9° à Limoges, à Cherbourg, à Brest, à Ouessant, à Lorient, à l'île d'Aix, à Rochefort et à Besançon, 10° à Bordeaux, 11° à Biarritz, 12° à Toulouse, 13° à Cette et à Marseille, 15° à Perpignan, 17° à Orléans et à Alger, 21° à Cap-Béarn.

En France, un temps beau est encore probable, avec température plus élevée.  
(La température du 15 mai 1908 était, à Paris : 10° au-dessus de zéro le matin et 15° l'après-midi; baromètre : 756<sup>mm</sup>; ciel très nuageux.)

## Les Courses

Aujourd'hui, à deux heures, Courses au Bois de Boulogne. — Gagnants du Figaro :

Prix de Vauvresson : Kidney Wort; Boom de Ay.

Prix de l'Espérance : Lovelace; Roi des Huns.

Prix d'Essai des Pouliches : Azalée; Gyras.

Poule d'Essai des Poulains : Mehari; Oversight.

Prix Rainbow : Rabat Joie; Aquarelle.

Prix de Viroflay : Vasco de Gama; Sulima.

## A Travers Paris

Le Président de la République a présidé le Conseil supérieur de la guerre, en sa qualité de chef suprême de l'armée. Le Président et Mme Fallières ont d'abord reçu à déjeuner MM. Clemenceau, le général Picquart et Alfred Picard, le général Lacroix, vice-président, le général Brun, rapporteur, et les membres du Conseil supérieur.

La séance a eu lieu à l'issue du déjeuner.

Dans l'après-midi, le Président de la République a reçu M. José Pardo, ex-président de la république du Pérou, qui était accompagné du ministre du Pérou, M. Candamo.

M. José Pardo, fils de M. Manuel Pardo, qui fut président du Pérou en 1872, est le chef du parti libéral; il jouit en son pays, qu'il a laissé en pleine prospérité, de la plus haute estime et de toutes les sympathies de ses compatriotes.

Le bruit avait couru de la retraite de M. de Selves. Et cette regrettable nouvelle était aggravée d'une autre : on di-

sait que M. Simyan deviendrait alors préfet de la Seine...

Eh! bien, non : M. de Selves reste à la préfecture de la Seine. Il est allé, quel-ques temps, respirer l'air du pays dans les claires vallées du Tarn-et-Garonne; et puis il a passé plusieurs jours dans la Dordogne, qui vient de l'écrire sénateur. Maintenant, il est de retour à Paris, où il va reprendre la direction des affaires, dont l'intérim a été fait, pendant son absence, par le très distingué secrétaire général, M. Armand Bernard.

Il faudra que le docteur Simyan cherche autre chose!

Une douloureuse nouvelle nous parvient à deux heures et demie du matin. Notre excellent collaborateur et ami François Ferrari vient d'être brusquement emporté par une pneumonie qui s'était déclarée, il y a deux jours.

C'était un des plus dévoués, des plus utiles collaborateurs de notre maison et tous nos amis, tout Paris, tout la haute société partageront le chagrin véritable que cause au Figaro cette mort cruelle et brutale qui prend notre collaborateur et l'arrache presque à sa table de travail.

La campagne électorale académique pour les fauteuils du cardinal Mathieu et de Victorien Sardou, commencée depuis plusieurs semaines, est arrivée à sa période la plus active; et pour permettre aux candidats, encore nombreux malgré les désistements, de prendre mieux contact avec leurs électeurs, l'Académie s'est débarrassée du souci des prix annuels.

Toutes les récompenses littéraires ayant été attribuées, on ne s'occupe plus, au palais Mazarin, qu'à la préparation de la double élection du 27 mai.

L'Académie a décidé de n'entendre la « présentation des titres » des candidats que deux jours avant la séance des élections, c'est-à-dire le mardi de l'autre semaine.

D'abord, elle ne voulait pas siéger jeudi prochain, qui est le jour de l'Ascension.

Et puis ce délai permettrait de mieux apprécier tous les mérites des candidats et les multiples éléments pouvant servir de base aux décisions, presque fermes, que l'on aime assez à prendre au cours de cette séance de « présentation des titres », et qui tiennent d'autant mieux que la séance électorale suit de plus près cette dernière.

Le désistement tout récent de M. l'abbé Fremont laisse en présence des suffrages de l'Académie pour le fauteuil du cardinal Mathieu, NN. SS. de Garbrières et Duchesne, MM. Stephen Liégeois et Jonnet.

MM. Boulroux, Chirac, Drumont, Lenotre, Marcel Prévost, Léon Sédé et Vibert demeurent candidats au fauteuil de Victorien Sardou.

Mme Pierre Carrier-Belleuse a envoyé avant-hier — jour de vernissage — à Bagatelle un délicieux pastel du dix-huitième siècle, sans signature, mais qui pourrait bien être de Quentin La Tour, ou tout au moins de son atelier.

Elle l'on s'est empressé d'accrocher dans un petit salon de la « Folie d'Artois » ce retardataire.

En dehors de sa valeur d'art, ce portrait est un précieux souvenir, car c'est celui de Mme de Balzac, née Salambier, mère de l'illustre écrivain. Il provient de la collection de famille de Mme Pierre Carrier-Belleuse, qui est la petite-nièce de Balzac.

Un autre nouveau venu à Bagatelle, ou plutôt revenu à l'Amour, par Pigalle, qu'on a replacé au milieu de la rotonde où l'avait jadis installé le comte d'Artois.

Cot Amour, devant les portraits de tant de jolies femmes, s'apprête à décrocher un de ses traits, et il n'est pas dit que quelque visiteur dans telle ou telle salle ne sera pas atteint!

Balzac et les poètes.

La mémoire de Balzac sera honorée cette semaine, dans la maison même de la rue Raynouard, de l'hommage des poètes des quatre sociétés Victor Hugo, Lamartine, Alfred de Musset et Alfred de Vigny.

M. de Royaumont, conservateur de la maison et du musée de Balzac, vient, en effet, d'organiser une « semaine ». Demain, il recevra rue Raynouard la jeunesse des écoles; la journée de jeudi sera réservée aux poètes; le dimanche 23 mai, enfin, aura lieu, dans la salle à manger et le petit salon de Balzac, où, si le temps le permet, comme on l'espère, dans son jardin, un banquet de clôture que suivra une matinée artistique.

L'administration des postes a dû, ces jours-ci, restreindre le service des articles d'argent. Mais la poste a trouvé auprès des Compagnies de chemin de fer pour les envois de finances et de valeurs des facilités qui sont intéressantes à noter.

Les Compagnies de chemins de fer effectuent le transport de l'or et de l'argent, soit en lingots, soit monnayés et travaillés, et des autres valeurs en grande vitesse à un tarif qui n'a rien d'exagéré, puisque la somme perçue pour le transport d'un colis de titres d'une valeur de 10,000 francs, par exemple, de Paris-Austerlitz à Limoges-domicile est de 3 fr. 50.

La Compagnie d'Orléans se charge même de l'encaissement des effets de commerce et de chèques; pour encaisser à Nantes un chèque de 5,000 francs remis à Orléans, elle perçoit une taxe totale de 2 fr. 75; pour encaisser à Bordeaux un effet de commerce de 10,000 francs remis à Paris-Austerlitz, elle perçoit 4 fr. 25.

Bonheur de personnes ignorent ces

dispositions qui, en tout temps et plus particulièrement dans les circonstances actuelles, peuvent leur rendre les plus grands services. Les nombreux bureaux de ville disséminés dans Paris sont susceptibles de fournir aux intéressés tous renseignements utiles.

La série des mets exotiques continue; après les filets et contre-filets de chamois et les bosses de zébu de la Nouvelle-Zélande, on s'apprête à faire goûter aux gourmets parisiens des sauterelles grillées et des pâtes de sauterelles. Il ne s'agit pas, en l'espèce, de ces minuscules insectes ailés que le printemps amène dans l'herbe verte de nos pelouses, mais de ces énormes acridiens, dont saint Jean-Baptiste se nourrissait dans le désert ou les accommodant avec du miel, et qui sont tellement prisés à Bagdad, que le prix de la viande baisse quand ils abondent.

Quel sera l'accueil fait à ce nouvel aliment, il serait difficile de le dire. Les protagonistes des sauterelles ont beau prétendre que puisque l'on mange des crevettes — les sauterelles de la mer — on peut bien goûter aux insectes terrestres similaires; il est probable que la consommation parisienne ne suffira pas pour absorber tous ceux qui viennent de s'abattre sur les environs de Nîmes.

A moins que ce ne soit une question de solidarité sociale et que les gourmets de la capitale consentent à se dévouer.

Le comité Stendhal s'est réuni jeudi dernier. Le président, M. P. A. Cheramy, a annoncé que le médaillon exécuté par l'éminent statuaire Rodin d'après l'œuvre de David d'Angers était terminé et prêt à être mis en place. Il a ajouté que, grâce aux dernières souscriptions, le comité avait maintenant les fonds nécessaires pour l'exécution du monument. Dès que la Ville de Paris et le Conseil municipal auront accordé l'autorisation qui leur est demandée, les travaux seront commencés sous la direction de M. Plumet, architecte, dont la maquette et les devis ont obtenu l'approbation générale.

La galerie de portraits de M. Xavier Paoli, dénommé « l'ange gardien des rois », est devenue presque célèbre. Tous les monarques s'y trouvent et chacune de ces effigies est revêtue du paraf de son donateur.

Notre ami Mariani, lui aussi, possède déjà une collection suggestive et très curieuse, qui grandit peu à peu, de photographies royales, à lui dédiées, éloquentes témoignages de sympathie reconnaissante à celui qui l'on pourrait si justement appeler « le protecteur de la santé des souverains ». Après S. M. le roi d'Espagne, S. M. la reine Elisabeth de Roumanie vient de faire parvenir à M. Mariani son portrait en grand format, enrichi de sa signature, accompagné de l'ouvrage, *Carmen Sylva intime*, luxueusement relié, portant les lignes autographes ci-après de la gracieuse et lettrée souveraine :

A M. Mariani

Tous mes remerciements pour les superbes volumes de « Figures contemporaines » qui ornent ma bibliothèque et ma pensée.

Signé : ELISABETH.

Le même jour, notre confrère Joseph Uzanne, directeur-rédacteur de l'encyclopédie Mariani, recevait, par les soins de la légation, la croix de l'ordre de la Couronne de Roumanie.

Sincères félicitations à M. Mariani de ce royal hommage, venant consacrer une fois de plus sa magnétique et déjà célèbre publication.

## EN ATTENDANT L'INQUISITION FISCALE

Le ministère des finances est une administration facétieuse qui se réjouit des petites taquineries qu'elle peut infliger aux contribuables. Pour s'en convaincre, il suffirait de rappeler tout ce que cette estimable administration se propose de tirer de l'établissement de l'impôt sur le revenu; mais pour tromper l'attente du jour où ce beau rêve sera pour elle réalisé, elle entend du moins se distraire de son mieux.

Or, qu'y a-t-il de plus exaspérant que d'avoir dans sa poche une pièce de monnaie qui n'a plus cours, et non seulement un de ces élus en plomb qui laissent peser sur leur détenteur un soupçon de criminalité, mais même une de ces menus pièces, à l'effigie royale, qui nous fait passer pour un naïf berné aux yeux de celui à qui nous la présentons.

Nous avons tous connu ces humiliations pendant les années où les pièces du Pape s'égarèrent obstinément dans nos goussets; enfin, nous commençons à circuler en paix et sans défiance. Cette idée devait être insupportable à l'administration des finances; aussi vient-elle d'imaginer une nouvelle brimade. Les pièces d'argent à l'effigie du roi des Hellènes n'auront plus cours à partir du 15 septembre prochain. Ainsi bientôt va recommencer pour nous la hantise du conducteur d'omnibus maussade qui secoue dédaigneusement la tête quand nous lui offrons notre monnaie, de la marchande de journaux grincheuse, du fournisseur courtisé mais méfiant. Nous insisterons, nous gronderons, nous nous en porterons; mais en vain et l'administration facétieuse sera bien contente.

## L'Exposition Abbema.

Nous apprenons que le grand succès remporté par l'exposition de Mme Abbema à la galerie Georges Petit, l'affluence chaque jour croissante des visiteurs et le goût qu'ils marquent pour les œuvres exquises de l'artiste ont décidé les organisateurs de cette exposition à la prolonger jusqu'au mercredi 19 courant. On ne peut que se réjouir d'une telle résolution qui permettra aux amateurs

H. DE VILLEMESSANT

Fondateur

RÉDACTION — ADMINISTRATION  
26, rue Drouot, Paris (9e Arr.)

TÉLÉPHONE, Trois lignes : N° 102 46 — 102 47 — 102 48

## ABONNEMENT

	Trois mois	Six mois	Un an
Seine et Seine-et-Oise.....	15 »	30 »	60 »
Départements.....	18 75	37 50	75 »
Union postale.....	21 50	43 »	88 »

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

d'art d'admirer pendant quatre jours encore les paysages, les fleurs et les figures féminines de Mme Louise Abbema.

S'il est une ligne de paquebots exceptionnellement organisée, c'est celle de Cherbourg à New-York, de la puissante Compagnie de navigation le « Nord-deutscher Lloyd ». A sa flotte, déjà si considérable, cette Compagnie vient d'ajouter un nouveau géant, le *George Washington*, dont les dimensions extraordinaires sont : 37,000 tonnes de déplacement, 20,000 chevaux de force et 220 mètres de longueur, avec un complément en passagers et équipage de 3,466 personnes, plus que la population d'une petite ville de province.

Dernier cri de la construction navale moderne, le *George Washington* fera son Maiden-Trip, le 13 juin prochain, de Cherbourg à New-York, excursion plutôt que voyage grâce aux fêtes, tant à bord qu'à l'arrivée, continuées lors d'un voyage d'inauguration.

## Hors Paris

Après la télégraphie sans fil et la téléphonie sans fil, la lumière électrique sans fil.

Cela devait arriver. Et cela est arrivé, en effet, à Omaha, où l'on inaugurerait hier une exposition d'électricité.

Le docteur Frédéric Millener, ingénieur de l'Union Pacific Railroad, avait fait installer dans le hall principal de cette exposition quatre mille lampes électriques dépourvues de tout fil pour le courant.

La nuit venue, les quatre mille lampes, à un signal, s'allumèrent : l'électricité leur était fournie par le poste de télégraphie sans fil de Fort-Omaha, situé à plusieurs kilomètres de l'exposition.

Comment le docteur Millener a-t-il obtenu ce résultat? C'est son secret, qu'il ne veut pas dire.

## Nouvelles à la Main

— En somme, nous assistons en ce moment à une dangereuse grève de grévistes...

\*\*

— Quelques agents seulement ont cessé le travail.

— Et encore ce n'est que par snobisme!

\*\*

— La Chambre qui va s'occuper bientôt des retraites ouvrières devra songer aussi aux retraites grévistes.

— Certes! un homme qui a fait grève pendant vingt-cinq ans a bien droit aux secours de l'Etat dans sa vieillesse.

\*\*

— Pour mieux préparer leur grande œuvre les membres du Comité directeur restent inoccupés.

— Partant du même principe et pour mieux cacher leur jeu, les grévistes continuent à travailler.

\*\*

A propos du citoyen Pauron :

— En quoi consistent exactement les fonctions d'ouvrier des lignes?

— A en publier énormément dans les journaux.

Le Masque de Fer.

LES

## Fêtes de Jeanne d'Arc



que du Rosé, a prononcé un admirable sermon sur Jeanne d'Arc, « qui a sauvé la France de l'invasion et de l'hérésie ». L'éminent prélat a rappelé les cérémonies de la béatification à Rome, puis le rôle de l'héroïne « libératrice », en qui il espère encore, pour une nouvelle victoire « contre un adversaire — plus terrible que celui d'autrefois — qui attaque, en France l'âme même de la patrie et veut tuer son Dieu ».

L'éloquent discours de M. Jourdan de La Passardière a produit la plus vive impression sur son auditoire.

La cérémonie s'est terminée par des cantiques.

L'affluence des visiteurs de Notre-Dame a continué pendant toute la journée. A quatre heures de l'après-midi, a eu lieu un « Salut solennel » au cours duquel on a entendu un magnifique discours sur Jeanne d'Arc par M. le chanoine Giberger, supérieur des missionnaires diocésains.

Ce matin, à neuf heures, après l'office capitulaire, procession et messe pontificale célébrée par Mgr Amette. Cet après-midi, à deux heures, vêpres pontificales; Mgr Lecœur, évêque de Saint-Flour, prononcera le panegyrique de la Bienheureuse. Les cérémonies se termineront par un Salut.

Ch. D.

## Le Monde & la Ville

### SALONS

L'ambassadeur d'Espagne et la marquise del Muni ont donné hier soir un dîner en l'hôtel de l'ambassade.

Les convives étaient :

L'ambassadeur de Russie et Mme de Nélidow, marquis et marquise de Noverseaux, lady Feodorova, Bertie, ministre de Norvège et baronne de Wedel-Jarlsberg, comte de Souza-Rosa, ministre de Portugal, général de Samad-Khan, ministre de Perse, comte et comtesse de Gramedo, prince et princesse Poggio Suasa, vicomte et vicomtesse d'Avenel, marquis de Casa Riera, Mme Arcos, comte et comtesse Cahen d'Anvers, M. et Mme Pierre de Fougères, M. A. Tardieu, M. et Mme Madrazo, comte et comtesse de Jomelzy de Molina, M. Agustin de Leon y Castillo.

Dîner, ces jours derniers, chez la marquise de Vaucouleurs de Lanjamet.

Parmi les convives :

Marquis et marquise de Montferrier, comtes et comtesses de Vautbault, d'Elva, baronne du Mesnil, vicomte et vicomtesse H. d'Anglemont, vicomte de Saint-Germain, baron et baronne de Grandmaison, etc.

Le jeudi, 21 courant, on jouera chez Mme Hochon une pièce inédite de M. Edmond Rostand, interprétée par Mlle Robinne, M. Jacques de Féraldy, de la Comédie Française, et le baron H. de Birmingham. Pour terminer la soirée, M. Jules Moy se fera entendre dans des chansons nouvelles.

Réception de quatre à sept heures le vendredi 21 mai chez la marquise de Fanisse-Passendy.

Ces jours derniers, dîner chez Mme Henri Schneider.

Parmi les invités :

Marquis et marquises de Luigné, de Beaumont, comtes et comtesses de Viel-Castel, Hector de Monteynard, de Fels, prince Henri de Broglie-Revel, comte G. Costa de Beauregard, etc.

Mme Henri Schneider donnera un bal rose et blanc le samedi 5 juin.

Le dimanche 6 juin, cotillon de quatre à sept heures chez Mme de Marsy.

Tasse de thé les lundi 17 et jeudi 27 mai chez Mme L. Gandcrax.

Très intéressante matinée musicale avant-hier vendredi chez Mme Louis Singer.

On a eu le plaisir d'entendre M. Hekking, de très beaux chœurs de M. Fernand Halphen, un concerto de Bach à trois pianos, joué à ravir par Mmes Ephrussi, L. Singer et Mlle Halphen. MM. Lapaat, Hekking, Mlle de Ravanel, sous la direction de M. C. G. Galust.

Grand succès pour Mlle Périat, de la Comédie-Française, et M. Robert Singer fort émouvant dans la *Nuit d'octobre*, de Musset. Dans l'élegante assistance :

Princesse de La Tour d'Auvergne, baronne Henri de Rothschild, Mme Georges Kohn, baronne Maurice de Rothschild, marquises de Reversaux, de Mun, de Paris, marquise et Mlle de Montglat, lady Austin Lee, comtesses et Mlle d'Ormesson, de Percin, comtesses Brunel, de Puysegur, Balny d'Avricourt, de Puyfontaine, baronne de Larcigny, Mmes et M. Paul Houtteguier, Albert Thurneysen, Mmes Morier, Raimbaud, M. et Mme Greuze de Lesser, Mmo Alec Waley, Mme Hirtz, Mme Pierre Delbet, Mme Fabié, comtesses Pisan-Jourdan, Henri de Courcy, vicomte de Groux, comte de Lemaire, Missak Effendi, baron de Foucaucourt, MM. de Montbrison, Saint-Hilaire, Paul Fould, Emile Halphen, M. Goutennoir de Tourny, etc.

Un peu de musique chez Mme Charles Max. Au programme : les œuvres d'Ernest Moret, délicieusement chantées par la maîtresse de maison et le violoniste Bilewski.

Au piano, l'auteur lui-même.

Reconnu :

Comte et comtesse de Bonvouloir, le ministre des finances et Mlle Caillaux, Mmo Marcel Prévost, comtesses Tyszkiewicz, baronne de Rothschild, M. et Mme J. Cayron, vicomte et vicomtesse R. de Petitville, M. et Mme Gervey, Mmo Hochon, Mmo G. de Groux, Mmes Gonzales Morera, vicomtesse des Touches, comte et comtesse de Saint-Victor, baronne de Pierrehumbert, Mmes Fauchier-Magnan, Mlle L. Muhlthel, M. et Mme Roger Béchet, général comte de Brancovan, M. François Flanang, M. André de Fougères, comte Louis de Périgord, marquis de Nédonchel, M. P. Bac, comte de Gahriac, M. de La Grange, M. Bérard, comte de Fabre, vicomte de Jacques de Briey, M. Paul Hervé, M. de Joncères, M. de Joantho, M. de Lubez, Saint-Hilaire, comte de Germiny, M. de Hesse, etc.

Matinée le vendredi 4 juin, chez Mme Léopold Weisweiler. Comédie et chansons.

Gouter des plus élégants, jeudi, chez la vicomtesse des Touches. Mlle Devoyé, de la Comédie-Française, Mlle Leroux, Mlle Germaine Ponzio et M. Meignien, de l'Opéra, ont été fort applaudis.

Parmi les invités :

Marquise de Gasquet, comtesses E. de Mac-Mahon, P. de Ségonzac, de La Chaille-Cros-ville, d'Alatoun, L. de Rohan-Chabot, de Castille, d'Arampou, F. du Lau, de Nion, vicomtesse A. de Rougé, R. de Petitville, Molitor, baronnes du Bourget, Henri de Rothschild, A. de Montequieu, J. de Coral, E. de Dorlodot, Mmes Lucien Muhlthel, de Caillaud, Pierre de Fougères, de Yurbe, P. Lafitte, Coppens de Fontenay, Fritsch-Rangin, de Hérbert, G. Fabre, prince Cantuzano, marquis d'Argenson, comte E. de Gabric, R. de Clermont-Tonnerre, J. de Briey, MM. André de Fougères, Edmond Hesse, André Saint-Hilaire, etc.

Jeudi soir, réception chez le comte et la comtesse Albert Brunel. Reconnu :

Le ministre de Norvège et la baronne de Wedel-Jarlsberg, princesse de Parente, marquis et marquise de Reversaux, marquises de Bémille, de Saint-Jean-Lentilhac, Mlle de Saint-Jean-Lentilhac, comtesses Pilet-Willy, Raoul de Quelen, Mmo et Mlle Hochon, comtesses et comtesses de Lévis-Mirepoix, de Talhouët-Roy, de Nicolay, de Fels, vicomte et vicomtesse de Romanet, M. et Mmes Edgard Stern, de Halpert, Mmo Marcelina Singer, dues Dezazes, de Gaponov, comtes Alexandre de Laborde, Louis de Talleyrand-Périgord.

RENSSEIGNEMENTS MONDAINS

Sous la haute présidence de S. A. I. et R. Madame la comtesse d'Eu, un concert de charité sera donné à la salle Erard, le jeudi 27 mai, à neuf heures du soir, en faveur de la Société d'encouragement aux jeunes musiciens.

S. A. R. le prince Antoine d'Orléans et

Bragança, de retour de son voyage en Algérie, Espagne et Portugal, est arrivé chez ses père et mère, le comte d'Eu et la comtesse d'Eu, à Boulogne-sur-Seine.

L'ambassadeur d'Allemagne et la princesse de Radolin sont partis hier soir pour Metz où ils assisteront à l'inauguration du monument de l'empereur Frédéric III, dont le prince a été le grand maître de cour.

De là ils se rendront à Wiesbaden.

M. Albert Defrance, qui a été nommé ministre de France en Suède, se rendra à Stockholm dans la seconde quinzaine de juin pour y prendre possession de son nouveau poste.

M. Henry Vignaud qui vient de donner sa démission de premier secrétaire de l'ambassade des Etats-Unis à Paris, a été nommé grand-officier de la Légion d'honneur.

Matinée-concert demain, à trois heures très précises, salle Pleyel donné par le quatuor vocal Bataille : Mlle Mary Garnier, soprano; Mme Olivier, alto; M. Drouville, ténor; M. L.-Ch. Bataille, basse. Au piano : Mmo Roger-Miclos et M. P. S. Herard.

Mme Ernest-Ameline sera chez elle pour réunir les Lamartiniens, le mardi 18 mai, à cinq heures.

Le professeur Pozzi, de l'Académie de médecine, vient de rentrer à Paris.

C'est avec verve pittoresque, érudition poétique, que M. Federico de Mario, l'un des meilleurs poètes de la jeune école italienne, a parlé, avant-hier, à la 31e séance internationale la Française, de l'« Ame sicilienne ».

Mme J. Martin a recité admirablement de beaux poèmes de terroir de M. de Maria.

Dans la nombreuse et très brillante assistance qui acclamait le jeune poète, on remarquait :

Son Exc. le comte Gallina, ambassadeur d'Italie à Paris; la comtesse de Bortoux, la marquise de Casa-Fuente, Mmes Jean Dorris, Capello, Fréchet, le prince de Carini, M. Traversi, M. Edouard Rod, etc.

On annonce l'arrivée à Paris du marquis de Felici di Casale in Contrada.

Le marquis de Felici vient de terminer une excursion automobile dans les Abruzzes où il avait l'honneur de servir de pilote à son bord S. A. I. R. la princesse Letizia de Savoie-Aoste.

Paris est l'hôte de ses cousins de Mayol de Lupé.

De Cannes :

Le grand-duc Michel Nicolaïewitch, oncle du Tsar, est parti cet après-midi à 4 h. 15, par train spécial, pour Baden-Baden.

Le grand-duc est accompagné de sa maison militaire et de son personnel domestique.

MARIAGES

Prochainement sera célébré à Paris le mariage de M. Antonio Fernandez Saavedra, attaché à la légation de Cuba à Londres, fils de M. Juan Fernandez Saavedra, avec Mlle Gladys Parry, belle-fille et fille de M. et Mme Bothas de Pavlovski.

M. André Mesurier, le sympathique chef du service de la direction à l'Assistance publique de Paris, ancien secrétaire rédacteur à la Chambre, épousera prochainement Mme Marguerite Rodant.

On vient de célébrer le mariage de M. J. Gioan, propriétaire de l'Hôtel Continental du Havre, avec Mlle Henriette Gras, la charmante fille aînée de M. Pierre Gras, propriétaire du Grand Hôtel Casino, de Pourville, près Dieppe.

DEUIL

Hier est décédé à Dax, le comte d'Amador de Molans, âgé de cinquante-cinq ans. Il avait été conseiller de préfecture, sous la présidence du maréchal de Mac-Mahon. Il était fils du colonel comte de Molans qui avait servi sous les ordres du duc d'Angoulême qui avait fait le plus grand cas. Fort catholique, royaliste convaincu. Il avait épousé Mlle de Gardillan.

Les obsèques du comte René des Nétumières, décédé au château de la Magnanne (Mayenne), à l'âge de soixante-dix ans, ont été célébrées jeudi en l'église d'Andouillé-Neuville, au milieu d'une nombreuse assistance.

Les neveux du défunt : les comtes de Melon, de Bobert, le vicomte de Freslon, le marquis de Kernier, le comte de Kernier, et les cousins : le marquis de Nétumières, les comtes de Glatigny et Glatigny de Nétumières, de Ternay, le baron de Collart, comtesse de deuil, entourés des membres de la famille.

Les cordons du poêle étaient tenus par les comtes de Boissendard, de Pontbriand, M. Lecoq et le docteur Brulé de Rémur.

L'inhumation a eu lieu dans le caveau de la famille.

Vendredi ont été célébrées, en l'église Saint-Pierre du Gros-Caillois, les obsèques de la comtesse d'Irumberry de Saleberry, décédée à l'âge de soixante-huit ans.

Le deuil était conduit par les comtes d'Irumberry de Saleberry, Jean et Antoine d'Irumberry de Saleberry, ses fils; les comtes Guilhem de Poethuan, Jacques de Montvauit, de Pommeray, ses gendres; MM. Robert, Bertrand, Henry et Edmond de Saleberry, Hubert et Charles-Etienne Guilhem de Poethuan, ses petits-fils; le comte Bertrand de Pech, le comte de Goutau, lieutenant-colonel de cavalerie breveté, son frère.

Reconnu dans l'assistance :

Duc et duchesse de Lorge, duchesse de Mailly, prince et princesse L. de Croix, marquis et marquises de Tilières, de Rochechouart, de Lussac, de Laart, marquise de Mac-Mahon, baron et baronne de Solages, Solages, Solages, André Miniszch, Gaston de Goutau-Biron, R. de Barbenant, J. de Darlot, comtes et comtesses de La Forest-Divonne, Olivier de La Rochechouart, de La Rochechouart, de Goutau, comte de Garet, marquis de Virion, général vicomte de Vihaye, général baron de Sancy, comtes Charles de Bourbon-Chalus, R. de La Rochechouart, colonel baron de Belling, colonel vicomte de Haignon, barons A. Reille, de Lauriston, etc., etc.

A l'issue de la cérémonie, le corps a été transporté à l'ossuaire (Loir-et-Cher) où l'inhumation a eu lieu hier, à dix heures, après la célébration d'un second service.

En l'église Saint-Pierre de Chaillot ont été célébrées vendredi, à dix heures, les obsèques de Mlle Elisabeth de Noie.

Le deuil était conduit par M. le vicomte de Noie, son frère; le marquis de Lyon, M. Paul de Bosc de Peyraud, le comte Guillaume de Noie, les vicomtes Achille et Henry de Noie, ses cousins; la comtesse de Ganay, tante de la défunte; la vicomtesse Pierre de Noie, sa belle-sœur, représentait la famille du côté des dames.

Dans l'assistance :

Duchesses de Lorge, de Reggio, de Ravicourt-Pimodan; duc et duchesse de Mailly, princesses de La Tour d'Auvergne, Colonna di Sigliano, André Zola; marquis et marquises de Valsainville-Odoard, de Bonen, prince et princesse Louis de Croix, comtesses d'Ollivier, Guy de La Rochechouart, de Chabannes La Palice, duc de Bourbon-Lignières, barons et baronnes de Croze, Christian de Baulay, André de La Bouillière, marquis de Luppé, comtes Henri de Courcy, G. de Moustier, de Gairol, H. de La Rochechouart, vicomte de Cornudet, M. de Valmussil, etc.

Les obsèques de M. Jules Hollier-Larousse, éditeur, décédé à l'âge de soixante-six ans, ont été célébrées hier, à une heure trois quarts, au temple de l'Oratoire du Louvre.

Le deuil était conduit par MM. Pierre et Jules Hollier-Larousse, ses fils, MM. Joseph Krug et Alfred Wenz, ses gendres, MM. Jacques et Roger Hollier-Larousse, René et Henri Wenz.

Au premier rang, du côté des dames :

Mmes Jules Hollier-Larousse, Pierre Hollier-

Larousse, Jules Hollier-Larousse, Joseph Krug, Alfred Wenz, Mlle France Hollier-Larousse et Nicole Wenz.

L'inhumation a eu lieu au cimetière Montparnasse.

Hier ont été célébrées, à neuf heures, en l'église Notre-Dame de Bellevue, les obsèques de M. Hyacinthe Calamel, ingénieur des arts et manufactures, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à l'âge de soixante-quatorze ans.

Le deuil était conduit par MM. Marcel Calamel, Lucien Calamel, ses fils; M. Paul Penot, son gendre; MM. Robert, Yves et Pierre Penot, ses petits-enfants; MM. Edouard Barry, le docteur Paulin Moizard, Lucien et Georges Besnus, Paul et Henri Besnus, ses neveux.

Après la cérémonie religieuse, le corps a été transporté à Brissus-Forges (Seine-et-Oise), où un second service a été célébré à trois heures, suivi de l'inhumation dans le caveau de famille.

On annonce la mort du docteur Ernest Besnier, membre de l'Académie de médecine, médecin honoraire des hôpitaux de Paris, officier de la Légion d'honneur, décédé en son domicile du boulevard Malesherbes, à l'âge de soixante-dix ans.

Le défunt était né à Honfleur. Il avait publié plusieurs ouvrages sur les maladies de l'intestin, de la typhlie, la revaccination. Il avait aussi traduit le livre de Kaposi sur les maladies de la peau.

Les obsèques seront célébrées mardi 18 courant, en l'église Saint-Augustin.

On se réunira à l'église.

L'inhumation aura lieu à Saint-Prix (Seine-et-Oise).

Nous apprenons la mort de M. Eugène Gaillard, fils du banquier bien connu. De son mariage avec Mlle Lopic, il laisse un fils et une fille. Les obsèques auront lieu à la Madeleine, sa paroisse, le mercredi 19 mai, à onze heures.

Ni fleurs, ni couronnes.

Intérim.

## A l'Etranger

### Le voyage de Guillaume II

Vienne, 15 mai.

L'empereur et l'impératrice d'Allemagne ont quitté Vienne aujourd'hui, à trois heures, l'empereur François-Joseph et l'archiduchesse Maria-Annonciade les ont accompagnés jusqu'à la gare et la foule leur a fait des ovations enthousiastes. Ils étaient allés ce matin déposer des couronnes sur les tombes de l'impératrice Elisabeth et de l'archiduchesse Rodolphe, et avaient déjeuné dans l'intimité, à la Hofburg, avec la famille impériale.

Guillaume II avait reçu le baron d'Erenththal dans la matinée et a eu avec lui un entretien assez long, en présence de M. de Tschinsky, ambassadeur d'Allemagne.

Les journaux relèvent le ton excessivement cordial des toasts échangés hier et qui leur donne une importance particulière.

L'officier *Freundshait* voit dans ces toasts une importante manifestation pacifique, ce qui fait voir les tendances de la Triple alliance sous leur vrai jour. Triple, dit-il, signifie paix.

Pour les autres journaux, notamment pour le *Neues Tagblatt* et le *Deutsches Volkblatt*, ces toasts signifient que la Triple alliance est à nouveau consolidée et pour longtemps.

L'*Estereische Volkszeitung* juge le passage du discours de l'empereur Guillaume relatif au peuple chevaleresque hongrois, comme sagement inspiré et assure qu'il produira une excellente impression en Hongrie.

La *Zell* envisage les effets bienfaisants de la Triple alliance, qui est, dit-elle, depuis quelques mois, non seulement pour les membres qui la constituent, mais aussi pour les autres nations qui, prétend-elle, auraient été, sans l'existence de la triple, poussées à la guerre par des ambitions et des intrigues.

Berlin, 15 mai.

La *Vossische Zeitung* écrit :

« A l'Algérie et en Orient, la politique de la Triple alliance n'a été jusqu'ici que celle d'un état passif. On a dit plus d'une fois que la Triple alliance était morte; elle vient de renaitre à une vie nouvelle. L'air est pur et clair, et l'avenir est lumineux. On ne peut être que l'ennemi de l'Autriche, à préférer avec raison l'alliance et, de moins en en qui concerne le Roi, compléter et affirmer l'alliance par l'amitié. »

Le *Berliner Tageblatt* dit :

« Le von des Italiens est d'obtenir des conditions plus favorables lors du prolongement de la Triple alliance. On a dit jusqu'ici que la Triple alliance était morte; elle vient de renaitre à une vie nouvelle. L'air est pur et clair, et l'avenir est lumineux. On ne peut être que l'ennemi de l'Autriche, à préférer avec raison l'alliance et, de moins en en qui concerne le Roi, compléter et affirmer l'alliance par l'amitié. »

Tous les journaux publient de longs commentaires sur les toasts de Vienne et les télégrammes échangés entre deux empereurs et le roi d'Italie. En général, on attribue une très grande importance à l'événement, parce qu'il est la démonstration la plus évidente de la Triple Alliance et d'ailleurs tout indique que l'Italie veut se détacher de ses alliés pour changer son orientation politique. De divers côtés on se demande si l'Italie a obtenu à Vienne des satisfactions aux conditions de la Triple Alliance, et si elle est satisfaite de la Triple Alliance.

Rome, 15 mai.

Le *Standard* estime que la pensée des deux Empereurs se porte principalement vers leur associé absent. Au point de vue de la forme, la Triple Alliance a été réaffirmée; mais comme ni traité, ni Empereur, ni ministre ne pourraient décider l'armée italienne à marcher contre les troupes françaises, malgré son renouvellement périodique, la Triple Alliance est lettre morte.

Le peuple italien est résolu à rester l'ami de l'Allemagne; mais, à dire vrai, il est pacifique.

Les modifications récentes survenues dans l'équilibre européen ont provoqué la décision prise par l'Autriche d'avoir une flotte efficace, et c'est cette décision qui a stimulé les ambitions navales de l'Italie.

A la villa Médicis

Rome, 15 mai.

Le roi Victor-Emmanuel a visité ce matin, l'exposition des œuvres des pensionnaires de l'Académie de France, dont l'ambassadeur de France et Mme Barrère, le directeur de l'Académie, Jules Hollier-Larousse, ont fait partie.

Le deuil était conduit par MM. Pierre et Jules Hollier-Larousse, ses fils, MM. Joseph Krug et Alfred Wenz, ses gendres, MM. Jacques et Roger Hollier-Larousse, René et Henri Wenz.

Au premier rang, du côté des dames :

Mmes Jules Hollier-Larousse, Pierre Hollier-

cadémie et Mme Carolus-Duran lui ont fait les honneurs.

Jamais le Roi n'a témoigné autant de courtoisie et d'affabilité à des Français.

L'inauguration de l'exposition est fixée à lundi. — FELIX.

### La crise allemande

Berlin, 15 mai.

Le Reichstag a décidé de ne pas s'ajourner en octobre, mais de continuer en juin la discussion de la réforme des finances.

Le prince de Bismarck a recommencé à tisser sa toile fragile; il fait déclarer dans la *Gazette de Cologne* qu'il n'a pas négocié avec le centre pour la formation d'une nouvelle majorité, et qu'il n'a pas l'intention d'accomplir la réforme des finances contre les libéraux; il a demandé enfin qu'on ne prenne pas charge incident au tragique.

La *Gazette de Cologne* ajoute :

« Le conseil d'un bon, mais le temps n'est plus de la sévérité olympienne; il faut se hâter. La réforme ne peut plus attendre. »

La *Deutsche Tageszeitung* souligne l'équilibre des paroles prêtées au chancelier :

« On n'a jamais affirmé que le chancelier avait négocié avec le centre, mais que les conservateurs ont négocié; le chancelier peut avoir, quand il le voudra, une réforme des finances, bonne, pratique, irréprochable, sans difficultés et sans retard; s'il la repousse, sous prétexte que la réforme n'est pas du goût libéral, il portera la pleine responsabilité de son échec. »

Cette phrase de la *Deutsche Tageszeitung* est destinée à être lue par l'Empereur qui doit être suffisamment renseigné avant l'ouverture de la session.

On ne peut pas dire à son entourage combien il était peiné et surpris de retrouver la réforme au même point qu'avant son départ. — BONNEFOY.

La Russie, le Monténégro et la Turquie

Saint-Petersbourg, 15 mai.

D'après des informations puisées à une excellente source, qui ne sont fournies aujourd'hui, le voyage récent du prince héritier du Monténégro à Saint-Petersbourg aurait eu un caractère politique et en dépit des démentis formels qui ont été donnés, je crois pouvoir affirmer que le prince a pressenti la Russie sur l'élevation de la principauté au rang de royaume et qu'il a reçu la promesse que cette prétention serait favorablement accueillie.

D'autre part, le prince s'est longuement entretenu avec les dirigeants de la politique russe des événements de Turquie, auxquels on attache une grande importance, car on est de plus en plus persuadé ici que la victoire des Jeunes-Turcs n'est pas aussi décisive qu'elle avait d'abord paru, et que la Turquie est entrée dans une ère extrêmement dangereuse de luttes intérieures pouvant même aboutir à la séparation de la Turquie d'Asie de la Turquie d'Europe.

Tel est l'important revirement que j'ai constaté ici dans les opinions de plusieurs personnes, et qui est dû au fait que la diplomatie russe et qui mérite d'être noté.

En outre, le prince Danilo a examiné la question de la réorganisation de l'armée régulière du Monténégro et l'envoi d'instructeurs russes. Je crois que sur ce point, il a reçu aussi réponse favorable. — REXE MARCHAND.

### En Turquie

Constantinople, 15 mai.

Le prince Burhan-Eddin, fils favori d'Abd-ul-Hamid, a été arrêté aujourd'hui et conduit au séraskériat; il a été ensuite remis en liberté, mais il sera probablement deporté à Mondir.

Hussain-Kiani, directeur du journal *Serbesti*, a été arrêté.

Une députation de quatre membres ecclésiastiques et de quatre membres laïques du conseil du patriarcat arménien a été reçue aujourd'hui par le Sultan et lui a remis un mémorandum sur la situation à Adana.

Les délégués ont déposé l'état de la situation à Adana et ont demandé au Sultan, en sa qualité de khalife, de promulguer un firman pour ordonner aux musulmans de s'abstenir de massacrer et de piller et leur prescrire de vivre en bonne harmonie avec leurs compatriotes non musulmans.

Le Sultan a promis de leur donner satisfaction.

La députation est allée ensuite remettre des copies du mémorandum au grand vizir, au président de la Chambre et à Chekfat-pacha.

La Chambre a nommé une commission de dix députés et de dix officiers chargés d'examiner la question de la situation à Adana et de classer les papiers trouvés à Yildiz-Kiosk.

Elle a voté des crédits budgétaires provisoires pour les mois d'avril et de mai.

An sujet de la réduction projetée des appointements des ministres, le ministre l'intérieur déclare qu'en présence de la situation financière critique du pays le cabinet tout entier a décidé de faire tous les sacrifices possibles pour le bien de la patrie. Il est chaleureusement applaudi.

Le vali de Bagdad, l'uléma Nedjmedine, est nommé ministre de l'instruction publique. — VIATOR.

### Au Maroc

La Haye, 15 mai.

On pense que la décision du Tribunal arbitral dans l'affaire de Casablanca sera rendue samedi.

Moulay-Hafid s'est fait interviewer par le correspondant du *Times* à Fez et lui a expliqué les raisons pour lesquelles il a différé la mise en vigueur de l'article de l'acte d'Algésiras, autorisant les Européens à acquiescer des terres dans le voisinage des villes du littoral du Maroc.

Le Sultan affirme qu'il ne mérite pas les reproches qui lui ont été adressés à ce sujet, car son attitude est dictée par l'état d'anarchie où se trouve le pays et l'impossibilité où il est d'être maître de la situation des Européens à quelque distance des villes.

Moulay-Hafid a ajouté qu'il comptait que les territoires occupés par des troup



soyez en état, la dernière à agir. Dans deux ou trois jours, vous ne serez plus seuls à lutter.

On applaudit à cette déclaration. M. Hubert, des terrassiers, fait à la tribune la courte mais suggestive déclaration suivante :

— Vous pouvez compter sur l'appui moral et matériel des terrassiers. Nous vous aidons, soyez-en certains, et nous irons jusqu'au sabotage, si vous le voulez.

La salle trépigne. On crie : « Vive la Révolution ! »

Puis ce sont des discours de MM. Pauron, Grangier, Le Glé.

M. Subra, qui arrive de province, déclare :

— Nous n'aurions jamais dû nous séparer de nos camarades de la classe ouvrière. C'est elle qui va nous sauver à l'heure où tout d'entre nous ont déserté.

On adopte enfin l'ordre du jour suivant :

Les camarades employés, ouvriers, agents et sous-agents réunis au Trovilloux.

Après avoir entendu les orateurs, se déclarent résolus à mener la lutte jusqu'au bout, à ne rentrer dans leurs bureaux que la tête haute et qu'après avoir obtenu satisfaction pour toutes leurs revendications.

Remercient les organisations ouvrières pour leur geste admirable de solidarité et lèvent la séance aux cris de : « Vive la grève à outrance ».

La grève postale n'est plus qu'un prétexte d'agitation révolutionnaire.

## DANS LES DÉPARTEMENTS

A Lyon, vingt-deux facteurs se sont mis en grève pour protester contre la révocation de trois d'entre eux. Le soir à eu lieu une réunion où les représentants étaient peu nombreux. Un facteur ayant demandé que les agents et sous-agents présents dans la salle déclarent individuellement s'ils seraient grévistes le lendemain, vit sa proposition repoussée. M. Villon, agent révoqué, déclara que le gouvernement faussait les statistiques, et que le mouvement n'avait pas échoué. Mais aussitôt après il blâma la lâcheté de ses camarades. Si bien qu'on ne comprend pas.

A Dole, des gendarmes ont surpris deux individus allumant une bombe au pied d'un poteau télégraphique, rue du Château-d'Eau. Ils ont arrêté l'un d'eux, qui est un charcutier nommé Alphonse Moussault.

A Bordeaux, la grève est finie. Un poste de télégraphie sans fil est en communication avec la tour Eiffel.

Au Havre, 12 postiers, 27 télégraphistes et 56 ouvriers sont en grève.

A Pontivy, le sous-préfet s'est rendu au bureau de poste pour féliciter les employés de leur discipline et de leur dévouement. Il a prononcé un petit discours où il félicitait les menées des factieux qui compromettent l'ordre social.

Que croyez-vous qu'aient fait les employés de Pontivy ? Ils ont applaudi. Voilà d'étranges postiers, qui ne chantent point l'Internationale.

## NOTES D'UN PARISIEN

### MYSTÈRE DÉVOILÉ

Où ou non, avez-vous reçu tous ces journaux-ci votre courrier ? Moi, j'ai reçu le mien très régulièrement. Et même, il m'était bien apparu que le facteur, par une sorte de coquetterie, apportait pour moi beaucoup plus de lettres que je n'ai coutume d'en devoir à sa générosité : il y en avait à toutes les distributions ! Chaque fois que je sortais ou que je rentrais, le concierge me criait : « Monsieur, attendez, j'ai quelque chose pour vous ! »

Tout cela m'étonnait bien un peu. Mais enfin, bonne bête, je n'exerçais pas mon esprit d'examen. Et lorsque je déchirais mon courrier, lorsque je pensais reconnaître l'écriture et la signature de mes correspondants particuliers, il ne me venait pas à la pensée que je pouvais être dupe. J'étais pourtant. Vous l'avez aussi. Nous étions tous dupes.

Et de qui donc, s'il vous plaît ? — Des facteurs.

Présent, je suis désabusé. La vérité m'est enfin connue par l'ordre du jour, très explicite, des grévistes assemblés à la salle de l'Égalité, et voulant « par leurs scandaleuses attitudes, permettant au gouvernement de faire croire au public que le service est assuré ».

Malheureux public ! comme on te berne... Parce que tu reçois tes lettres et parce qu'on te permet d'en expédier, on te fait croire que « le service est assuré ». Erreur et songe ! Détrompe-toi, écoute les messieurs de l'Égalité : le service n'est pas assuré, il a seulement l'apparence de l'être...

Et, naturellement, il y a un tas de gens qui jugent toujours le facteur sur l'apparence !

D.

## ÉQUIPAGES EN GRÈVE

Saint-Nazaire, 15 mai.

Pour répondre à la grève des inscrits maritimes de Saint-Nazaire, qui dure depuis le 8 courant, la Compagnie transatlantique vient de décider que les navires actuellement au port et qui y sont retenus pour la plupart par la grève des équipages, seraient désarmés. Ce sont les paquebots *Versailles* et *Navarre*, les cargos *Saint-Servan*, *Saint-Malo*, *Ville-de-Nantes*, *Rance* et *Garonne*.

Les inscrits ont été invités à déposer leurs rôles à l'Inspection maritime et à passer à l'agence de la Compagnie qui les a payés pour leurs dernières journées de travail faites avant la grève.

Marseille, 15 mai.

Le paquebot *Equateur*, courrier d'Égypte, retenu depuis avant-hier par la grève des équipages, a levé l'ancre au jour d'hui, à une heure après midi.

C'est à la suite des négociations poursuivies entre la Compagnie des Messageries Maritimes et le syndicat de la Marine marchande d'une part et entre ce syndicat et l'équipage de l'*Equateur* d'autre part, que l'accord est intervenu et que les marins, sur les instances mêmes et leur syndicat, ont regagné leur bord.

Le *Matapan*, le *Douro* et le *Bosphore* ont pu quitter le port également cet après-midi.

## LA JOURNÉE

Assemblée générale : L'« Œuvre antituberculeuse de Paris » (8, rue d'Athènes, 2 heures).

Distribution de récompenses : Aux élèves de l'École professionnelle de la Chambre syndicale du papier, sous la présidence de M. le ministre du commerce (salle des fêtes du Trocadéro, 1 heure).

Concours de gymnastique : Concours annuel entre les élèves des lycées, collèges et écoles primaires supérieures de Paris, sous la présidence de M. Liard, vice-recteur de l'Académie de Paris (gymnase Voltaire, 2 h. 1/2).

Fêtes : Fête intellectuelle de la Société des Etudes portugaises, en l'honneur du grand poète Mistral (15, rue Alphonse-de-Neuville, 2 h. 1/2). — Fête du Muguet : théâtre de Verdure, concours de bouquets, etc. (à Rambouillet, gare des Invalides, 8 heures du matin).

Banquet : Banquet de la Saint-Philippe, organisé par les comités royalistes de Paris et de la Seine, sous la présidence de M. de La Marzelle, sénateur (Salon des Familles, avenue de Saint-Mandé, midi 1/4).

La charité : Sermon de M. l'abbé Gaffre, au profit des Œuvres catholiques et françaises de la Galilée (Saint-Philippe du Roule, 3 heures).

Conférences : M. Léon Maillard : « L'Œuvre de Balzac » (Maison de Balzac, 47, rue Raynouard, 4 heures). — M. John Viot : « Saint Delle et la Conquête de l'est de la Gaule » (14, rue de Trévise).

## Informations

Ligue Franco-Italienne. — Le conseil des ministres a désigné le général Picquart, ministre de la guerre, pour présider la cérémonie qu'organise la Ligue Franco-Italienne à la Sorbonne, pour le dimanche 27 juin prochain à l'occasion du cinquantenaire de Solferino.

Le ministre de la guerre s'est entretenu avec MM. Ch. Beauquier, député, président de la Ligue, Raquin, secrétaire général, le commandant Prat à ce sujet. Le professeur Lavisne, membre de l'Institut, et M. Ferdinand Martini, député au Parlement italien, ancien gouverneur de l'Égypte, prendront la parole pour célébrer l'un des plus glorieux souvenirs qui unissent les deux nations latines.

Duel. — Se jugeant offensé par un article de journal, M. Charles Demange, homme de lettres, avait envoyé ses témoins, MM. le lieutenant Bernardin et Georges Ducreux, à l'auteur de l'article, M. d'Ardenne de Tizac, conservateur du musée Carnot, qui constituait comme témoins MM. Eugène Montfort et Louis Godel, députés.

Après une tentative d'arbitrage qui n'aboutit pas, une altercation suivie de voies de fait se produisit entre M. Demange et M. d'Ardenne de Tizac.

Une rencontre a eu lieu hier matin, à dix heures et demie, à la Grande Rue. L'arme choisie était l'épée.

A la première reprise, M. Charles Demange a été atteint d'une blessure intéressant l'extrémité inférieure de l'avant-bras. Le combat a été arrêté.

Un bon régime. — Pour les arthritiques et rhumatisants, le meilleur régime est de boire aux repas l'eau de Vichy-Célestins qui se trouve en bouteille et demi-bouteille dans tous les restaurants.

## Commencement d'incendie au Palais du Louvre

### DU A UN COURT-CIRCUIT

Il y a quelques jours, un incendie provoqué par un court-circuit se déclarait au ministère des colonies, au Pavillon de Flore, mettant en danger nos merveilleuses collections du Louvre et démontrant, une fois de plus, la nécessité de prendre incessamment les précautions si souvent réclamées de toutes parts : les protéger contre le danger considérable d'incendie qu'elles courent actuellement.

Ce n'est pas la première fois que pareil feu se produit. On ne saurait trop insister sur le danger que présentent des canalisations électriques imparfaites au point de vue de l'isolement et de la protection mécanique des fils. Les moulures en bois, par exemple, si souvent employées en France, inflammables elles-mêmes, sont certainement le mode de protection le plus illusoire et le plus dangereux. Le clou qu'on y enfonce, par mégarde, et l'humidité qui en envahit un endroit suffisent souvent à déterminer les courts-circuits et coups de feu les plus dangereux.

Le reste déjà le Congrès de la « Prévention du feu dans les bâtiments » a élaboré, il y a quelque temps, un projet de règlement interdisant l'usage des moulures, comme ceci est le cas, depuis de nombreuses années, dans la plupart des pays étrangers (Etats-Unis, Belgique, Allemagne, etc.), plus avancés dans les questions d'électricité, édictant les mesures de sécurité à prendre pour la protection, et imposant l'usage des tubes isolateurs pour toutes les canalisations d'intérieur.

Seuls les tubes en matière isolante recouverte d'une enveloppe métallique en acier, tôle plombée ou laiton, présentent une sécurité absolue, empêchent toute possibilité de courts-circuits et garantissent contre les coups de feu provenant du fait des canalisations électriques imparfaites isolées.

Il est à espérer que cette nouvelle alerte du Palais du Louvre va hâter la réglementation des installations électriques, à l'étude depuis si longtemps. En France, d'ailleurs, beaucoup de grandes administrations devant la réglementation, ont déjà établi toutes leurs canalisations électriques sous tubes isolateurs Bergmann ; nous citerons quelques exemples : les Manufactures de l'Etat des Tabacs et des Allumettes, l'Imprimerie nationale, le Crédit lyonnais, les Galeries Lafayette, la Compagnie des Wagons-Lits, l'Opéra-Comique, le Grand-Hôtel, les Hôtels Chatham, Carlton, etc.

Le Métropolitain a installé, à la suite du sinistre des Couronnes, plus de 70 kilomètres de canalisations électriques en tubes Bergmann, et les P. T. T. consécutivement à l'incendie du bureau central des Téléphones Gutenberg, en septembre dernier, ont établi toutes les canalisations d'éclairage par ledit système.

Ces tubes ainsi que tout autre matériel électrique destinés à assurer des installations à l'abri de tout danger d'incendie, évitant des pertes de courant, qui se traduiraient par un supplément de dépenses pour consommation de courant, sont fabriqués par la Société Anonyme des Usines Electriques Bergmann. L'extension toujours croissante des affaires, ainsi que l'adjonction de la fabrication des lampes à filaments métalliques « Ful-

gura » — les plus économiques existantes — viennent de nécessiter le transfert de sa fabrication de Paris dans les modernes et puissantes usines de Colombes.

Le siège social et les bureaux de la Société Anonyme des Usines Electriques Bergmann sont toujours, 6, rue Boudreau, à Paris.

G. D.

## « Prométhée enchaîné »

La comtesse Eugénie Kapnist, auteur d'un beau volume de vers : *L'Acropole*, publié l'an dernier, vient de faire paraître chez Lemerre, un drame lyrique d'une grande beauté et d'une profondeur de conception peu commune : *Prométhée*. Bien qu'inspiré du drame d'Eschyle, comte, elle personnifie l'humanité et moderne. Elle personnifie l'humanité et moderne. Elle personnifie l'humanité et moderne.

Le titan renverse les dieux de la Terre : la Force aveugle, la Violence, l'Ambition, le Triomphe brutal et le Chœur des heures du matin le retrouvera ressuscité, transfiguré à l'aube, parmi les éblouissements neigeux des cimes. C'est le Poème de Paques ; la Résurrection de l'humanité meilleure. A des scènes gracieuses succèdent des tableaux d'une poignante grandeur. C'est l'Ambition découvrant à Prométhée, l'âme de la Civilisation moderne, Paris, qui apparaît à travers les brouillards nocturnes. Puis Prométhée tendant son flambeau aux foules misérables, les régenérant par ce mot sublime : « Patrie ».

Sans oublier l'apostrophe du crâne et cette émouvante imitation d'un hymne antique du Rig-Veda : « L'hymne à l'Immortel » d'une noble et fière inspiration. Sous sa forme d'une pureté classique, le vers de la comtesse Kapnist est tour à tour harmonieux, dououreux et triomphal. Son drame se divise en trois parties : le Soir, la Nuit, l'Aube, que ne separe point, comme à l'ordinaire la chute, mais des aspects de la Nature le soin de les délimiter : les tableaux apparaissent et s'évanouissent dans la brume et cette ordonnance ingénieuse ajoute au spectacle grandiose une note infiniment pittoresque et poétique.

P.

## Gazette des Tribunaux

(Far dépêche de notre envoyé spécial)

COUR D'ASSISES DE LA SEINE-INFÉRIEURE : Le drame du train de Trouville.

Rouen, 15 mai.

Le 4 août dernier, à deux heures cinquante-sept du matin, le chef de gare de Serquigny entendit des gémissements sortir d'un compartiment de première du train du Havre à Trouville ; une jeune femme était étendue sur la banquette, le visage ensanglanté.

— On a voulu, dit-elle, m'assassiner. — Qui demande le chef de gare. — Je ne sais pas. Je ne connais pas l'individu.

Un homme, pourtant, venait de descendre du train, s'était lavé les mains à une fontaine et était monté dans un train se dirigeant vers le Havre. Il était élégamment vêtu et portait des bottines vernies. Le chef de gare le pria de descendre, il obéit. On le mit en présence de la jeune femme :

— Est-ce lui qui vous a frappée ? Elle hésite et, d'une voix affaiblie : — Non, ce n'est pas lui.

Le lendemain, devant l'officier de gendarmerie, la jeune femme fit des déclarations plus précises. Elle s'appelait Adrienne Jardon et était la fille d'un marchand de meubles et d'antiquités du boulevard Montparnasse à Paris. Ses parents recevaient familièrement chez eux un jeune homme, un Portugais, dit nom de Pedro de Guzmão, qui devait épouser sa sœur Marguerite.

Quelques jours auparavant, le fiancé avait disparu. L'armoire où M. Jardon père enfermait ses valeurs avait été forcée, 47,000 francs d'argent et de titres avaient été enlevés. Le voleur devait être Guzmão. Adrienne Jardon et sa sœur, après avoir déposé une plainte, s'étaient mises à la recherche du voleur, qu'elles soupçonnaient être à Trouville.

Là, effectivement, Adrienne Jardon l'avait rencontré et menacé de le faire arrêter. Guzmão avait consenti à rendre l'argent dérobé, qu'il avait confié, au Havre, au propriétaire de l'hôtel de Normandie. Laisant sa sœur à Trouville, Adrienne avait suivi Guzmão au Havre. Là, il lui rendit une partie de l'argent et tous deux prirent le train, pour revenir à Trouville. Dans le train, Guzmão remit à Adrienne Jardon les titres qui étaient en sa possession.

Bientôt la jeune femme s'endort. Un choc la réveille. Guzmão la tient à la gorge, essaye de l'étrangler, saisit un revolver, tire, puis la frappe à coups de crosse, à coups de poing, et s'enfuit, croyant sa victime morte.

Tel était le récit fait, le lendemain du crime, par Adrienne Jardon. Pedro de Guzmão fut bientôt arrêté au Havre et il comparait hier devant le jury de Rouen.

C'est un personnage pittoresque que cet accusé. Il est tout jeune, vingt et un ans à peine. Avec son teint de pain bis, ses cheveux épais et trop bien peignés, son gilet de fantaisie d'une fausse élégance, sa cravate trop bien nouée, ses maxillaires puissants qui donnent à sa mâchoire quelque chose de bestial, ses mains énormes et son visage imberbe de gamin portugais, il a quelque chose de lourd, de commun, d'inquietant, qui, malgré son élégance factice, le fait ressembler à ces chulos ou valets d'écurie qui, aux courses de taureaux, relèvent les chevaux blessés.

Il a la voix très douce et cherche à la rendre plus caressante encore ; mais ses yeux noirs, lorsqu'il regarde la Cour ou un témoin, ont des éclairs de haine. Un rastaquouère, un aventurier, disait de lui un témoin. Type curieux, en effet, de ces jeunes gens étrangers venus à Paris on ne sait d'où, soi-disant pour étudier, en réalité vivant d'expéditions, écumant de tripots d'hiver, de casinos d'été, sachant exploiter à merveille la crédulité ou le cœur des femmes, maîtres chanteurs parfois, comme le personnage du *Scandale*, de M. Henry Bataille, ou meurtrier à l'occasion.

— Vous vous appelez João de Campos Diogo ? lui demande le président.

L'accusé, en effet, s'appelle Diogo. Il

prenait le nom de Pedro de Guzmão Duarte, et, parfois aussi, celui de baron de Douro Martinho.

— Pourquoi ce faux nom de Guzmão ? demande le président.

Je ne savais pas que ce fut mal de s'appeler Guzmão. C'est un nom célèbre, et en France...

L'accusé n'achève pas. Vent-il dire qu'en France il faut un nom célèbre pour réussir et qu'il veut mieux, tout simplement, prendre un nom que de s'en faire un ?

Rapidement M. le président Deuve résume ce qu'on sait du passé de Diogo. L'accusé est né près de Lisbonne, son père est mort et sa mère est marchande ambulante. La justice portugaise prétend qu'il a fui Lisbonne, emportant 7,000 francs à son patron.

— Pourquoi êtes-vous venu à Paris ? — Pour étudier le français et faire du commerce. J'allais à la Sorbonne.

A Paris, il habitait, rue de la Harpe, une petite chambre d'hôtel meublé et allait plutôt au café qu'à la Sorbonne.

Un soir, au café d'Harcourt, il fit la connaissance de Mlle Marguerite Jardon ; connaissance facile. Mlle Jardon, fille d'un antiquaire, avait une existence des plus libres. Elle était vaguement artiste dramatique, ayant chanté dans quelque concert de Buenos-Aires, et, actuellement artiste sans place, comme disait le président, elle allait se distraire dans les cafés du quartier Latin.

Marguerite, ou plutôt Guitta, comme on l'appelait, et le jeune Portugais se plurent. Il avait un beau nom et recevait de Lisbonne des lettres marquées d'armoiries variées. Il semblait riche, et, dans le petit hôtel de la rue de la Harpe, Guitta et Pedro vécurent heureux quelques mois, théâtres, soupers et promenades en automobile. Bientôt l'argent se fit rare, les robes apportées de Lisbonne furent vite dépensées. Il fallait vivre. C'est alors que Guitta présenta Pedro à ses parents.

— Comme fiancé ? demande le président.

Diogo semble outragé et solennellement : — Non, comme amant !

Et la famille Jardon, qui semble vraiment très indulgente, accueille le Portugais à bras ouverts. Le logeur de la rue de la Harpe réclamait son terme. Mme Jardon le paya. Elle fit plus : elle menbla en face de chez elle un appartement à Guzmão, où chaque jour Guitta allait lui rendre visite.

— Vous étiez un fiancé peu ordinaire ? remarque le président, vous preniez tous vos repas chez les Jardon, et Mme Jardon vous donnait 8 francs par jour.

Il est vrai que Diogo prétendait attendre de l'argent que son père, Grand de Portugal, devait lui envoyer. L'argent ne venait jamais.

— Alors, vous avez pris 47,000 francs dans l'armoire.

Diogo va essayer de se poser en victime, en victime de l'amour. A l'entendre, il serait un homme trop aimé par deux sœurs rivales et jalouses, qui, toutes deux, auraient voulu s'enfuir avec lui en Amérique avec l'argent de leurs parents.

Ce n'est pas moi qui ai pris l'argent, c'est Guitta. Elle m'avait même conseillé des choses bien plus terribles : assassiner une vieille femme et attaquer le soir des passants aux Champs-Élysées. Tous les jours elle volait ses parents. Elle m'a confié l'argent qu'elle avait pris et nous devions partir ensemble.

Voleur non, mais receleur, d'après ses dires, receleur amoureux. Il partit pour Trouville. Adrienne Jardon qui, avec sa sœur, s'était mise à sa recherche, l'aperçut sur les planches.

— Elle me dit qu'il y avait un mandat d'arrêt contre moi.

Et, avec fatuité, de sa voix souple, à laquelle l'accent donnerait un certain charme, si l'on ne sentait que Diogo n'a qu'une préoccupation, faire croire qu'on l'a aimé jusqu'au crime :

— Oh ! j'en connaissais pas Adrienne beaucoup bien comme sa sœur, mais assez pour savoir qu'elle ne me dénoncerait pas.

De Trouville on va au Havre, Diogo consentant à rendre à Guitta et à la famille Jardon l'argent emporté.

— Au Havre, je dîne avec Adrienne, à l'hôtel de Normandie (ils ne se parlèrent guère pendant le repas au dire d'un inspecteur de la Sûreté, entendu comme témoin).

Et avec un sourire qu'il veut rendre plein de sous-entendus :

— Nous nous promenons, nous allons au café, et, à dix heures du soir, nous reprenons le train pour Le Havre. Je remets à Adrienne toutes les valeurs qu'elle enveloppe de son corset.

— Oui, pour la nuit, dit le président ; elle avait, au lavabo du wagon, ôté son corset.

— Dans le train, Adrienne a voulu se séduire.

— Comment ? demande le président en souriant.

— Oh ! je ne sais pas très bien le français. Je veux dire qu'Adrienne ne voulait pas que je retourne auprès de Guitta. Elle m'a dit qu'elle valait bien sa sœur, mieux que sa sœur, qu'elle m'aimait. Elle m'a proposé de partir avec elle et avec l'argent. Alors j'ai compris ce qu'elle voulait. Ah ! si je savais le français !

On vous comprend, réplique le président.

— Elle m'a dit que je n'étais qu'une bête en refusant.

Et en faisant ce récit, Diogo se renferme, sa face de pain d'épice a un petit sourire plein de fatuité. Une scène d'amour aurait donc précédé le drame.

— Alors, j'ai perdu la tête. Voyant qu'Adrienne ne voulait pas rapporter l'argent à sa sœur, j'ai frappé, j'ai tiré des coups de revolver. Attends de ce que j'avais fait, j'ai éponné le sang. — Console-toi, m'a dit Adrienne, je ne te dénoncerai pas.

Le président. — Vous avez voulu la tuer, vous avez repris l'argent et les titres, et la malheureuse, aujourd'hui, a un cil irrémédiablement perdu.

— Oh ! elle était borgne auparavant.

Crime passionnel d'après l'accusé, haine de deux sœurs jalouses, dont l'une, Guitta, aurait été capable de voler pour son amant. Allons-nous les voir à l'audience, ces deux sœurs que Diogo nous présente comme rivales ? De cette confrontation va peut-être jaillir l'explication de ce drame. Malheureusement Guitta est absente, elle est en Amérique, où elle aurait trouvé quelque engage-

ment, et les explications fournies par les témoins seront loin du drame passionnel.

Elles seront très simples, trop simples. Mme Jardon a même une façon tout à fait particulière de simplifier les choses. Guzmão venait chez elle.

— Il s'installait, mangeait, partait. Je ne savais pas comment il vivait.

— Ma fille était actrice, ajoute-t-elle.

Le théâtre, à ses yeux, excuse bien des choses. Mme Jardon, devenue veuve depuis le drame, est tout émue, toute tremblante sous ses voiles de crêpe.

Guzmão, dit-elle, avait demandé la main de sa fille, et, comme il se disait « baron », baron de Douro, Mme Jardon fut, sans doute, flattée, — la crédulité humaine est sans bornes. — à moins que sa vanité ne soit insatiable. Et Guzmão s'installa chez les Jardon.

Que pensait M. Jardon ? Il est mort, et Mme Jardon ne nous le dit point. Guzmão paraissait bien un peu brutal à Mme Jardon ; il sortait de temps en temps son revolver de sa poche d'un air menaçant.

— Mais, après tout, disais-je à ma fille, si ce garçon t'aime, il est d'une bonne famille.

Et l'on continuait à payer le terme de Pedro de Guzmão, baron de Douro-Martinho, futur gendre, et à lui donner 8 francs par jour, en attendant qu'il consentît à épouser Guitta, la jeune artiste.

— N'est-ce point elle qui aurait pris l'argent dans l'armoire ? demande M<sup>re</sup> Pillard, avocat de Diogo.

— Oh ! non. Elle aurait peut-être pris 400 francs, mais pas autant.

Et Diogo se dressa :

— Votre fille est une comédienne. — Non, c'est vous qui êtes un assassin.

Autant Mme Jardon est émue, tremblante, autant sa fille Adrienne semble à l'aise devant le jury.

C'est une toute petite personne, fluette et mince, de trente ans, à l'air dédaigneux. Elle est jolie, malgré le lorgnon noir qu'elle est forcée de porter depuis que le coup de crosse du revolver de Diogo lui a fait perdre la vue de l'œil gauche.

Adrienne Jardon, qui était veuve lors du drame, s'est remariée et a épousé un employé de banque. Elle-même, comme sa mère, tient un magasin de meubles. Elle est élégante, avec sa jaquette noire serrée à la taille, le cou orné d'un collier de jais, avec lequel elle joue en parlant.

Mme Lemaire est certainement moins intimidée devant la Cour qu'elle ne doit l'être dans son magasin, devant un client, et elle ore son discours de « nom d'un chien » tout à fait expressifs. Par elle, d'ailleurs, Diogo se sentira dominé ; il perdra son assurance de bellâtre. C'est très simplement qu'elle explique comment, après le vol des 47,000 francs, elle a été appelée à jouer les Sherlock Holmes sur les grandes routes.

Nous avons déjà vu une plainte contre Guzmão et, pour savoir où il pouvait être, nous sommes allés chez une dame, la marquise de Mira, que Guzmão connaissait ; elle pouvait peut-être nous renseigner sur sa famille. Mme de Mira était à Trouville ; alors, ma sœur et moi, nous sommes parties pour Trouville.

A Trouville, on cherche Mme de Mira ; on se promène, on erre, on va au café, nous dit Mme Lemaire, prendre l'apéritif ; Adrienne Jardon rencontre Guzmão. Le récit du témoin diffère de celui de l'accusé. En voyant Adrienne, Guzmão trembla, supplie, implore son pardon. L'argent, les titres, il les rendra tout.

— Je me métais ; je ne voulais pas attendre et je le suis au Havre. Il promet de tout rendre. Mon père, disait-il, est riche et pourrait payer beaucoup plus. Nous prenons le train. J'avais mis dans mes bagages l'argent restitué et roule les titres dans mon corset, enveloppé d'un journal, sur lequel je m'étais assise.

— A peine installée, Guzmão me demanda : « Voulez-vous fumer ? »

Et en souriant Mme Lemaire ajoute :

— J'ai cette mauvaise habitude. Je prends une cigarette...











